

Le défigement, une sorte de délocutivité ?

Silvia Palma

► **To cite this version:**

Silvia Palma. Le défigement, une sorte de délocutivité?. Pierre Frath; Christopher Gledhill; Jean Pauchard. Res per nomen, ÉPURE - Éditions et Presses universitaires de Reims, pp.309-318, 2008, 9782915271263. hal-02507208

HAL Id: hal-02507208

<https://hal.univ-reims.fr/hal-02507208>

Submitted on 12 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le défigement, une sorte de délocutivité ?

Silvia Palma

Université de Reims Champagne-Ardenne
silapalma@orange.fr

Abstract

This paper compares two linguistic phenomena, transformed idioms and delocutive expressions (as defined by Benveniste, 1966). From our point of view, both of them introduce a two-stepped process concerning reference: a transformed idiom can only be understood through the original idiom, which itself refers to a situation, and the meaning of a delocutive expression is highly determined by a specific utterance of the words concerned, preceding their actual use.

1. Introduction

Il a souvent été observé que les éléments figés de la langue (noms composés, locutions, énoncés phraséologiques) peuvent faire l'objet d'un certain nombre de manipulations. Cette possibilité a reçu différentes appellations, dont les plus fréquentes semblent être *désautomatisation* et *défigement* pour les locutions, et *détournement* pour les énoncés proverbiaux.

L'hypothèse du présent travail est la suivante : puisque les éléments défigés / détournés ne peuvent être réellement compris qu'à travers la reconnaissance de l'élément figé d'origine, il nous semble opportun de rapprocher ce phénomène de la délocutivité, un élément délocutif ne se comprenant qu'à travers le type particulier d'énonciation à l'origine de l'expression. Ainsi, lorsqu'un locuteur utilise dans son énoncé l'expression *le qu'en-dira-t-on*, celle-ci fait référence à une énonciation particulière de cette suite de mots, liée au(x) souci(s) exprimé(s) par quelqu'un à propos des commentaires que peut susciter une attitude ou une situation. On ne peut donc comprendre l'expression *le qu'en-dira-t-on* qu'à travers cette énonciation spécifique.

D'une manière qui nous semble similaire, lorsqu'un locuteur utilise une expression « défigée », son énoncé ne sera compréhensible que si l'interlocuteur (re)connait l'expression de départ. Supposons le cas suivant d'utilisation à l'affirmatif d'une locution à polarité négative¹ : *On dirait que Pierre a sa langue dans sa poche* (pour indiquer que Pierre ne dit pas franchement ce qu'il pense). L'énoncé renvoie, évidemment, à *ne pas avoir sa langue dans sa poche*. C'est à travers la forme originelle de l'expression, donc la forme figée au négatif, que l'on arrive à comprendre le sens de l'énoncé. De la même façon, le proverbe détourné *Qui trop embrasse mal éteint* ne peut se comprendre que si l'on (re)connait *Qui trop embrasse mal éteint*.

Il y aurait ainsi aussi bien dans la délocutivité que dans le défigement une sorte de « métaréférence » : l'expression effectivement utilisée ne réfère pas à une situation mais à une autre expression qui, elle, renvoie à la situation.

Précisons tout de suite les différentes notions évoquées.

2. La notion de défigement ou désautomatisation

Lorsque les sujets parlants manipulent les éléments figés d'une langue – généralement à des fins humoristiques ou ironiques – ils cherchent à attirer particulièrement l'attention de l'interlocuteur / lecteur qui, sous la forme détournée, reconnaît l'expression de départ. Bien que le phénomène ait été remarqué par différents auteurs, ceux-ci se sont souvent limités à indiquer la présence abondante de détournements dans les titres de presse et dans les slogans publicitaires, proposant une série d'exemples, afin d'illustrer le phénomène. On trouve toutefois, aussi bien dans les travaux de A. Zuluaga (1975, 1980 et surtout 1999) que dans ceux de C. Schapira (1999), B.-N. Grünig (1990) ou F. Rastier (1997) des

¹ Une locution à polarité négative est une expression qui ne peut apparaître que dans la portée d'une négation ou dans un contexte négatif équivalent (*si* conditionnel, interrogation...), par exemple : *avoir la moindre idée, être la mer à boire*.

remarques fort intéressantes sur le phénomène du détournement des éléments figés en général.

Du point de vue de la terminologie, Zuluaga (1999:541) propose de distinguer la *variation* : l'altération formelle matérielle de l'expression figée, et la *désautomatisation* ou *défigement*², qui renvoie aux effets de sens qui découlent de l'altération. L'auteur rappelle également que l'existence de variations ne dément pas le figement, au contraire, la variation ne fait que confirmer celui-ci, elle s'appuie sur ce figement existant, à des fins expressives bien précises. Contrairement aux éléments figés de départ, les variations ne sont pas elles-mêmes figées : d'une part, elles constituent des créations dans l'acte de parole ou d'écriture au cours duquel elles apparaissent ; d'autre part, leur interprétation dépend directement du texte et du contexte d'apparition. D'un point de vue diachronique, il est possible qu'une variation (donc une innovation) soit à l'origine d'un changement ou d'une variante, si elle arrive à se répandre et à être adoptée par une partie plus ou moins importante de la communauté linguistique. Elle deviendra, dans ce cas-là, une unité de la langue.³

On peut identifier, selon Zuluaga, toute une série d'éléments sémantiques, psychologiques et pragmatiques qui interviennent dans le processus de reconnaissance lorsque le lecteur (ou l'interlocuteur, selon qu'il s'agisse de l'écrit ou de l'oral) se trouve face à la variation :

² Zuluaga utilise les termes « *variación* » et « *desautomatización* ».

³ L'étude de Zuluaga nous semble particulièrement intéressante car elle aborde le phénomène du détournement sous l'angle des conséquences pratiques de la présence de variations lors de la traduction. La traduction des expressions figées pose déjà des problèmes en elle-même : en effet, la plupart du temps il est difficile de trouver dans la langue cible une expression figée équivalente à celle de la langue d'origine. Bien entendu, cela ne veut pas dire qu'on ne peut pas traduire l'expression, mais simplement qu'il faudra chercher d'autres moyens linguistiques (une forme plus explicite, une périphrase, une combinaison non figée, une adaptation...). À la difficulté inhérente à la traduction des expressions figées vient alors s'ajouter le fait qu'il s'agit d'une variation et non pas de la forme standard de l'expression.

- l'évocation du sens de l'expression figée
- le sens de la variation
- la réflexion métalinguistique sur les formes mêmes et sur leur signification
- la focalisation de l'attention sur la densité du message
- le plaisir esthétique qui découle de la créativité mise en jeu
- l'acceptation du message.

Quelques exemples :

1) « Eh bien : pendant une belle heure je ne vous quitte pas de la voix, afin que nous nous baladions ensemble à travers nos dialogues d'harmonie. » (V. Berkenbusch, *La nuit des sans-sommeil*, 1997, exemple emprunté à Zuluaga). Ne pas quitter de la voix étant, bien entendu, une variation de ne pas quitter des yeux.

2) *L'euro fait la force* (slogan pour la monnaie européenne lancé par le ministère de l'Economie, à partir de l'expression « L'union fait la force »).

D'autres exemples très récents, tirés de la publicité Internet du site sncf.com :

- 3) *C'est l'avion-avion habituel*
- 4) *Quel boute-en-voiture, ce type !*
- 5) *En avion, Simone !*
- 6) *Elle est maquillée comme un train volé.*

qui permettent tous d'arriver à la même conclusion : Ne vous trompez pas de moyen de transport. Comparez et voyagez moins cher. (Eco comparateur, exclusivement sur sncf.com)

Parmi les éléments figés de la langue, le proverbe est l'une des cibles préférées pour le détournement.⁴ En effet, les proverbes détournés sont très fréquents, notamment, mais pas exclusivement, dans la presse. Voici quelques exemples récents, tirés d'Internet :

⁴ Pour ce qui est de l'étude des proverbes détournés, cf. notamment P. Barta (2005), S. Palma (2007)

- 7) *Aide-toi, le tableau de bord t'aidera.* (Aide-toi, le ciel t'aidera)
- 8) *Il faut battre son frère quand il est chaud.*⁵ (Il faut battre le fer quand il est chaud)
- 9) *Bien mal acquis ne profite jamais à celui qui n'était pas dans la combine.* (Bien mal acquis ne profite jamais)
- 10) *Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement, mais les imbéciles n'y comprendront rien pour autant.* (Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement / Et les mots pour le dire arrivent aisément)
- 11) *Qui veut voyager loin consulte le Web.*⁶ (Qui veut voyager loin ménage sa monture)
- 12) *Noël au balcon, enrhumé comme un con.* (Noël au balcon, Pâques au(x) tison(s))
- 13) *Tout est bien qui finit bien.* (Tout est bien qui finit bien).
- 14) *Il n'y a pas de fusée sans feu.*⁷ (Il n'y a pas de fumée sans feu)
- 15) *Aux grands maux les vrais remèdes.*⁸ (Aux grands maux les grands remèdes)
- 16) *Bien mal acquis vaut mieux que deux tu l'auras.* (Bien mal acquis ne profite jamais + Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras).

Dans son excellent article sur les proverbes détournés, P. Barta (2005) souligne que le détournement est un processus universel, qui s'est vérifié à toutes les époques, et que ce processus s'appuie sur des procédés, eux aussi universels dans le temps et dans l'espace, notamment : la paronomase (*La vérité sort de la couche des enfants*, au lieu de *La vérité sort de la bouche des enfants*) ; la polysémie (*Deux Sûretés valent mieux qu'une*, au lieu de *Deux sûretés [précautions] valent mieux qu'une*) ; l'interprétation de l'abstrait par le concret (*Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin...elle s'emplit*, à la place de *Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse*) ; l'homophonie (*Dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu*

⁵ Le titre fait référence aux dures critiques émises par D. de Villepin à l'encontre de N. Sarkozy *Le Monde*, 29/01/2005.

⁶ A propos des sites Internet proposant petits conseils et bonnes adresses pour prendre la route dans les meilleures conditions (*Le Figaro*, 12/7/2006)

⁷ Exemples 12, 13 et 14 empruntés à P. Barta.

⁸ Les archives intégrales de *L'Humanité*, 17/11/2005

mais, au lieu de *Dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es*) ; l'adjonction (*L'argent ne fait pas le bonheur... mais il y contribue*).

Bien que les stratégies puissent différer dans la forme, à chaque fois l'énoncé contenant un élément ou une suite détournée est compris à travers l'expression figée d'origine (locution ou énoncé proverbial). L'énoncé détourné ne renvoie donc pas directement à un certain état de choses, réel ou fictif, mais à une certaine énonciation des éléments lexicaux intervenants, à savoir, la combinaison figée standard. Reprenons l'exemple de *l'avion-avion habituel* ou de *être maquillée comme un train volé*. Ils n'ont de sens que si l'interlocuteur (re)connait derrière ces énoncés les expressions *le train-train habituel* et *être maquillée comme une voiture volée*, respectivement. C'est cette sorte de « méta-référence » des énoncés comprenant un élément figé détourné qui nous a amenée à mettre en rapport le défigement et la délocutivité.

3. La délocutivité

Cette notion a été introduite par E. Benveniste (1966:277-78), qui s'en est servi exclusivement pour caractériser un type particulier de verbes, qu'il a nommés justement verbes délocutifs :

Un verbe est dit *dénominatif* s'il dérive d'un nom, *déverbatif*, si d'un verbe. Nous appellerons *délocutifs* des verbes dont nous proposons d'établir qu'ils sont dérivés de locutions. Soit le verbe latin *salutare*, « saluer ». . . . En réalité, le rapport de *salutare* à *salus* exige une autre définition [que celle de verbe dénominatif] ; car le *salus* qui sert de base à *salutare* n'est pas le vocable *salus*, mais le souhait *salus* ! Donc *salutare* ne signifie pas « salutem alicui efficere » mais « “salutem” alicui dicere » ; non « accomplir le salut » mais « dire : salut ! ». Il faut donc ramener *salutare* non à *salus* comme signe nominal, mais à *salus* comme locution de discours ; en d'autres termes, *salutare* se réfère non à la notion de *salus*, mais à la formule « *salus* ! », de quelque manière qu'on restitue cette formule dans l'usage historique du latin.

Et plus loin (285) :

Le trait essentiel et signalétique d'un délocutif est qu'il est avec sa base nominale dans la relation « dire ... » et non pas dans la relation « faire ... » qui est propre au dénominatif.

Plus tard, des auteurs tels que J.-C. Anscombe (1985a et b) ou B. de Cornulier (1976) ont élargi la notion de délocutivité à d'autres classes de mots, tout en gardant les traits fondamentaux de la définition de Benveniste. Ainsi, pour Anscombe, la délocutivité est un cas particulier de dérivation, qui comprend deux cas de figure : la délocutivité synchronique et la délocutivité diachronique (1985a:172-73) :

« Nous dirons que M2 est un délocutif synchronique de M1 si :

M2 est morphologiquement dérivé de M1, y compris par dérivation impropre.

Le sens de M2 se comprend par rapport à l'acte de langage accompli par certaines énonciations spécifiques de M1.

Si par exemple, on admet l'analyse que Benveniste fait du verbe bisser « réclamer une nouvelle prestation », ce verbe est alors un délocutif synchronique de l'interjection *Bis!* F2=bisser est bien morphologiquement dérivé de F1=bis, et S2 se comprend par rapport à cet acte particulier de demande en quoi consistent certaines énonciations de *Bis!* (mais pas toutes).

Nous dirons que M2 est un délocutif diachronique de M1 si :

a) M2 est postérieur à M1

b) lors de son apparition, M2 est un délocutif synchronique de M1. »

En dehors des verbes, d'autres éléments lexicaux servent à illustrer cette notion de délocutivité : fr. le qu'en-dira-t-on, un m'as-tu-vu, un tiens/ deux tu l'auras (Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras), esp. un pordiosero, un correveidile, el quédírán, un yonofui, un toma/ dos te daré (Más vale un toma que dos te daré/ Más vale un por si acaso que un quién pensara)...⁹

Bien que les préoccupations de Benveniste soient d'ordre plutôt étymologique, on peut s'intéresser au phénomène sous l'angle très concret de la compréhension du sens de l'énoncé contenant un délocutif. Si l'interlocuteur/lecteur ne saisit pas la valeur « métalinguistique » de l'élément délocutif, il ne pourra pas comprendre profondément l'énoncé, bien que le contexte puisse lui permettre d'en saisir les éléments essentiels. Prenons comme exemple la difficulté fréquente chez les enfants à comprendre le sens de *Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras*, ou celle des étrangers face aux formes *qu'en-dira-t-on* ou *un m'as-tu-vu* (surtout à l'oral). Une fois que l'on a compris qu'il s'agit d'une valeur de mention, le sens de l'énoncé devient tout de suite plus clair.

4. La mise en relation des deux notions

Aussi bien dans l'élément délocutif que dans l'élément défigé intervient un certain **type** d'énonciation, et non l'énonciation individuelle d'un locuteur, même si diachroniquement ça a pu être le cas. *Le qu'en-dira-t-on* renvoie donc à l'énonciation de *Qu'en dira-t-on ?* de la part de **n'importe quel locuteur**, tout comme *bouger le/son petit doigt* renvoie à l'utilisation détournée de la part de n'importe quel locuteur de la locution *ne pas bouger le/son petit doigt*.

⁹ Les exemples en espagnol signifient respectivement : un mendiant (qui utilise la formule « Por Dios... »), un rapporteur (le nom correspond à trois impératifs juxtaposés : corre [cours], ve [va] dile [dis-lui]), le qu'en dira-t-on, un « cen'étaitpasmoi » (traduction littérale), Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras, Mieux vaut « un au-cas-où qu'un qui-l'aurait-dit » (traduction littérale).

Une différence importante reste quand même à signaler : lorsque l'on parle d'un type particulier d'énonciation de *Qu'en dira-t-on ?* le locuteur n'est pas obligé d'avoir prononcé effectivement cette suite de mots. Il aurait pu dire *Quelles seront les réactions ?* ou choisir n'importe quelle autre formulation fonctionnellement équivalente. En revanche, dans le cas du détournement d'une locution ou d'un énoncé proverbial, la forme de départ est plus contrainte, puisqu'il s'agit d'un élément lui-même figé.

L. Perrin (notamment 1997 et 2000) s'est également intéressé à la question de la délocutivité, mais il en propose une interprétation différente de la nôtre. Ainsi, pour Perrin (2000:76 *sqq.*) ce sont tous les proverbes dans leur utilisation habituelle (c'est-à-dire non détournée) qui présentent un caractère délocutif. Il considère que les phrases idiomatiques et proverbiales constituent la classe d'expressions « auto-délocutives », au sens où elles font allusion à leurs propres énonciations antérieures, et peuvent ainsi être assimilées à des formes de mention ou de citation lexicalisées qui se désignent elles-mêmes comme citées par leur valeur de dénomination délocutive. Cette classe d'expressions auto-délocutives s'oppose à celle des éléments délocutifs au sens de Benveniste.

Pour notre part, nous préférons considérer la notion de délocutivité dans un sens plus restreint, l'appliquant ainsi uniquement aux utilisations détournées des expressions figées et proverbiales. Ce sont ces cas qui nous semblent les plus intéressants, en raison du parallèle établi du point de vue de la référence.

Références bibliographiques

- Anscombre, Jean-Claude. 1979. « Délocutivité benvenistienne, délocutivité généralisée et performativité. » *Langue Française* 42 : 69-84.
- . 1980. « Voulez-vous dériver avec moi ? » *Communications* 32 : 61-124.
- . 1985a. « Onomatopées, délocutivité et autres blablas. » *Revue Romane* 20.2 : 169-207.
- . 1985b. « De l'énonciation au lexique : mention, citativité, délocutivité. » *Langages* 80 : 9-34.
- Barta, Péter. 2005. « Au pays des proverbes, les détournements sont rois. » *Parmia* 14 : 139-52.

- Benveniste, Emile. 1966. *Problèmes de linguistique générale*. Paris : Gallimard.
- Cornulier, Benoît de. 1976. « La notion de dérivation délocutive. » *Revue de linguistique romane* 40 : 116-43.
- Grünig, Blanche-Noëlle. 1990. *Les mots de la publicité*. Paris : Presses du CNRS.
- Palma, Silvia. 2006. « Perspectives sur les proverbes. » (Texte inédit, 134 p.)
- . 2007. *Les éléments figés de la langue. Étude comparative français-espagnol*. Collection « Langue et parole ». Paris : L'Harmattan.
- . (à paraître) « Proverbes et faux proverbes. » (Actes du 13^e colloque de linguistique hispanique, Université de Paris XIII, 5-7 octobre 2006).
- Perrin, Laurent. 1997. « Force réflexive des énoncés, délocutivité et discours rapporté. » *Cahiers de Linguistique française* 19 : 181-203.
- . 2000. « Remarques sur la dimension générique et sur la dimension dénomminative des proverbes. » *Langages* 139 : 69-80.
- Rastier, François. 1997. « Défigements sémantiques en contexte. » *La locution entre langue et usages*. Ed. Michel Martins-Baltar. Paris : ENS Editions. 307-32.
- Schapira, Charlotte. 1999. *Les stéréotypes en français*. Coll. L'Essentiel français. Paris : Ophrys.
- Zuluaga, Alberto. 1975. « La fijación fraseológica » *Thesaurus* 30.2 : 225-48.
- . 1980. Introducción al estudio de las expresiones fijas. *Studia Romanica et Linguistica* 10. Frankfurt : Peter Lang.
- . 1999. « Traductología y fraseología. » *Paremia* 8: 537-49.

Journaux en ligne consultés

Le Monde <www.lemonde.fr>

Le Figaro <www.lefigaro.fr>

L'Humanité <www.humanite.presse.fr>

Journal culturel *Le Magne* <www.lemagne.net>